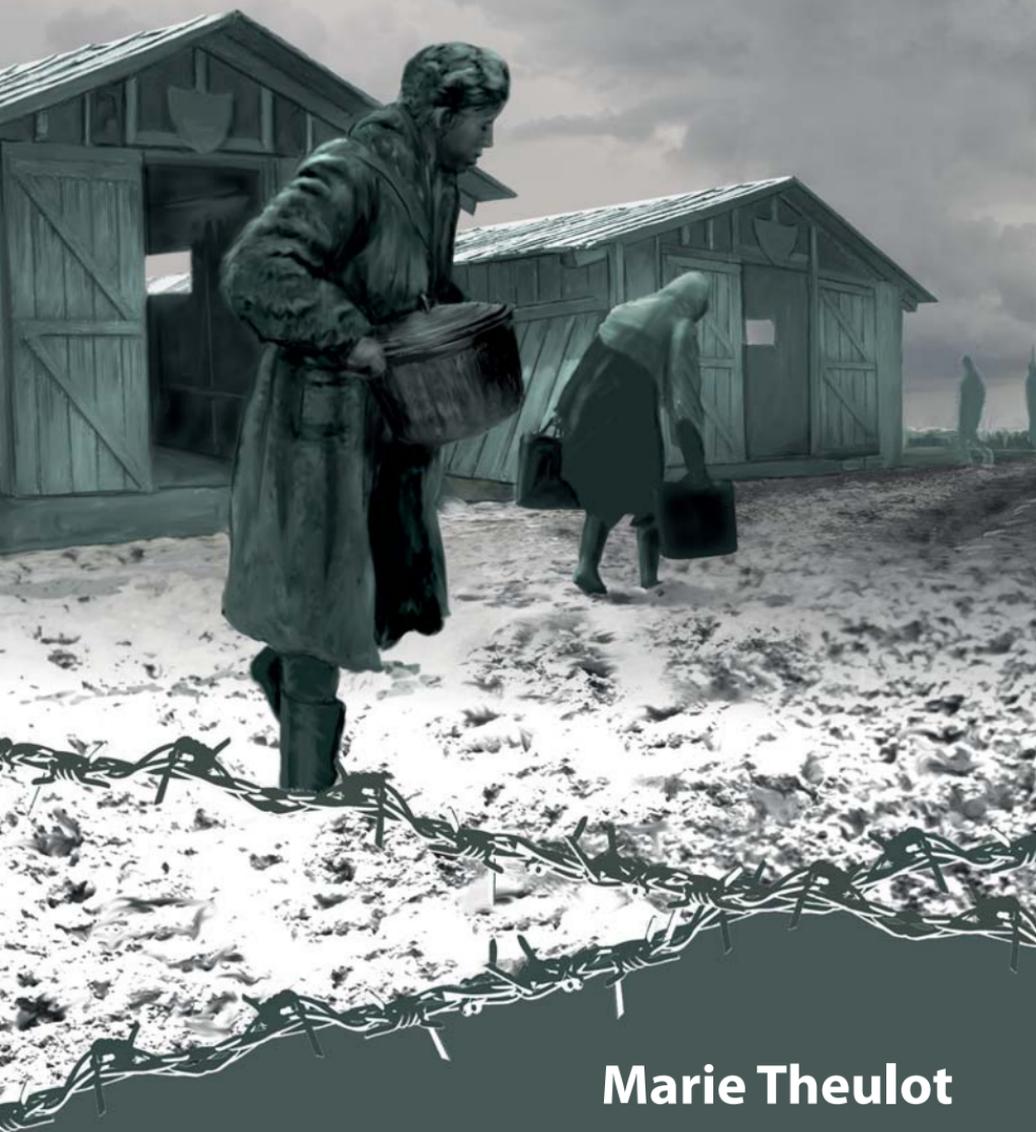


SALES BARAQUES

GURS, UN CAMP FRANÇAIS (1940-1942)



Marie Theulot

Marie Theulot

Sales baraques

Gurs, un camp français
(1940-1942)

EDITIONS
OURANIA

Sales baraques

© et édition: Ourania, 2015

Case postale 128

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

E-mail: info@ourania.ch

Internet: www.ourania.ch

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la
version Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève
www.universdelabible.net

ISBN édition imprimée 978-2-88913-014-6

ISBN format epub 978-2-88913-596-7

ISBN format pdf 978-2-88913-888-3

Table des matières

Avant-propos	9
1. Foyer de la Fraternité, Oloron-Sainte-Marie	15
2. Le camp de Gurs: juin 1940	29
3. Le chef d'îlot.....	63
4. Journal de Jeanne (1).....	87
Oloron, le jeudi 27 juin 1940.....	87
Oloron, le mercredi 10 juillet 1940.....	91
Oloron, le samedi 21 septembre 1940	95
Oloron, le mardi 22 octobre 1940.....	101
5. La nuit du 24 octobre 1940.....	109
6. Journal de Jeanne (2).....	145
Oloron, le vendredi 1 ^{er} novembre 1940.....	145
Oloron, le mardi 17 décembre 1940	152
Oloron, le lundi 10 février 1941	159
7. On va où, ce soir?	169
8. Journal de Jeanne (3).....	183
Oloron, le samedi 25 octobre 1941	183
Oloron, le mercredi 17 décembre 1941	187
Oloron, le samedi 28 mars 1942	193
Oloron, le mardi 9 juin 1942	197
9. Le 6 août 1942	201
Annexes	225
Notes supplémentaires.....	227
Bibliographie.....	235
Quelques dates.....	239
Remerciements	243
Gurs en images	245
Des souvenirs vivaces	249
Du même auteur.....	255

Aux oubliées de l'histoire de mai 1940.

A la petite Juive Laure Schindler,
enfant de 13 ans arrivée en octobre 1940
au camp de Gurs, encadrée par deux gendarmes.

Avant-propos

Madame Theulot, écrivez maintenant sur les camps français. Ma grand-mère maternelle Henriette Kuhn est morte à Rivesaltes et Fanny Rosenthal, ma grand-mère paternelle, à Gurs, le 16 novembre 1940.

L'évocation de cette conversation téléphonique de 2012 avec Nicolas Rosenthal¹, frère d'un *Kindertransport*, réveille en moi, encore aujourd'hui, une profonde émotion. Mon attention a été littéralement happée par cette syllabe unique: «Gurs» à résonance gutturale, qu'Aragon comparera «à un sanglot qui ne sort pas de la gorge». Gurs! Mais il se trouve où, ce camp français? Aussitôt, sans en savoir plus, m'est venue l'envie d'expédier vers l'Est, d'un brusque revers de la main, ce lieu où l'on meurt. Peut-être n'est-il qu'une annexe de Ravensbrück, Maidanek, Mauthausen ou autres camps de la mort? Mais non! En interrogeant mon interlocuteur, en effectuant quelques clics sur Internet, j'ai vu la vérité «dérangeante» sortir du puits dans toute sa laideur.

Force est de constater qu'une chape de plomb a muré dans le silence, pendant des décennies, tout ce qui concerne l'existence de nos camps français: Le Vernet, Rivesaltes, Noé, Récébédou, Saint-Cyprien, Les Milles... et, dans le système carcéral vichyssois, le plus symptomatique d'une responsabilité bien française: Gurs, devenu, durant six

.....
¹ Nicolas Rosenthal, frère de Gert Rosenthal, ayant fait partie du *Kindertransport*, sujet de mon deuxième roman, *Quais d'exil*, paru en 2012, évoquant l'émigration de 10'000 enfants juif en Grande-Bretagne, sans leurs parents, pour fuir le nazisme. Voir le témoignage en annexe.

cruelles années, la troisième ville du département des Basses-Pyrénées, après Pau et Bayonne.¹

Dans cette immense ville en bois, construite sur une lande boueuse, 60'000 personnes – des hommes, des femmes, des enfants – ont été internées entre 1939 et 1944. Autant d'êtres humains qui ont connu la faim, la peur, le froid, la maladie, la solitude, dans 382 misérables baraques en état de délabrement quasi permanent. Ils étaient là, déplacés par les guerres comme les combattants républicains espagnols. D'autres, fuyant les persécutions politiques et raciales de leur pays, étaient venus chercher asile en France, mais la terre d'exil n'a pas tenu ses promesses. Dès le 3 octobre 1940, une première loi portant sur le statut des Juifs² est édictée. Puis, avec la promulgation par le régime de Vichy les jours suivants d'autres lois anti-sémites, on pourra interner pour des motifs spécifiquement raciaux. La première marche du commencement du crime contre l'humanité est bel et bien franchie! Gurs et d'autres camps français seront des antichambres des camps de la mort. C'est ainsi que 3907 personnes juives – dont 49 enfants – seront déportées de Gurs et, via Drancy, exterminées à Auschwitz. Dans le cimetière, qui se trouve à l'écart, reposent 1072 internés, en grande majorité des Juifs déportés d'Allemagne, mais aussi des combattants espagnols et des membres des Brigades internationales.

.....
1 Quelques informations de cet avant-propos proviennent de la préface écrite par Artur London pour le livre *Le camp de Gurs, 1939-1945, un aspect méconnu de l'histoire de Vichy*, de Claude Laharie.

2 «Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif.» De même que l'accès et l'exercice à tout poste dans la fonction publique, la presse et le cinéma sont interdits aux Juifs. Le 4 octobre 1940, les préfets ont le pouvoir d'interner «les étrangers de race juive» dans des camps spéciaux.

En 2015, seuls de rares vestiges témoignent du camp d'origine. Cependant, des historiens ont travaillé des années durant pour faire émerger d'un grand silence ce pan de notre mémoire collective. Un hommage doit être rendu aux jeunes de la MJC¹ d'Oloron-Sainte-Marie: en 1979, ils ont été les promoteurs de la célébration du quarantième anniversaire de la création du camp avec, pour corollaire, la réalisation d'un musée et la construction d'un mémorial, destiné à perpétuer le souvenir pour préparer un avenir plus juste. L'Amicale des Anciens de Gurs a un site très riche, qui renseigne admirablement sur l'histoire du camp et nous livre les témoignages de toutes les périodes, tous aussi poignants les uns que les autres.

Dans ce roman, il m'a été difficile de choisir entre les souffrances des uns et des autres. Les victimes, pour la plupart, sont fictives, tout comme les dialogues, même si j'ai abondamment «croisé» toutes les difficultés du quotidien et tenté d'en extraire toute la détresse, qui a blessé parfois jusqu'à la folie.

Pourquoi remuer le passé? On pourrait me le reprocher... Or, dans ces temps troublés où un drame chasse l'autre, où, selon la mise en garde du journaliste Jacques Julliard dans une chronique de 2010, les chrétiens du Proche-Orient sont en train de disparaître dans «un génocide religieux à la petite semaine», où, en 2015, on peut mourir à Paris en faisant ses courses parce qu'on est né juif, je pense qu'il faut tirer les leçons du passé, d'une histoire qui ne se contente plus de bégayer mais qui se reproduit...

C'est aussi notre liberté d'expression qu'il faut préserver. Elle a été menacée en plein Paris, quand 12 personnes ont été assassinées au siège de l'hebdomadaire *Charlie*

.....
1 Maison des jeunes et de la culture.

Hebdo. Même si les crayons, quoi qu'on en dise, ne sont pas toujours inoffensifs, lorsque, avec plus ou moins de raffinement, ils blessent l'autre dans ses convictions, rien ne justifiera jamais ni la haine ni le meurtre!

Pour combattre les dérives de tous les extrémismes, je considère comme une tâche urgente de montrer que des hommes et des femmes, en tout temps, savent faire germer l'entraide et l'amour et s'opposer à toutes les formes de discrimination. Certains d'entre eux ont été distingués pour leurs actes de bravoure, en recevant le titre de «Justes parmi les nations». D'autres, ayant pris les mêmes risques, demeureront des héros anonymes. Ces «Justes», reconnus ou pas, sont des contrepoisons, des antidotes à la haine, que je m'efforce, modestement, de présenter aux jeunes d'aujourd'hui comme des modèles à suivre.

Aussi ai-je eu à cœur de mettre en valeur, depuis mon premier roman, ces hommes et ces femmes exemplaires. Pour leurs œuvres au camp de Gurs, six «Justes» ont été reconnus officiellement, dont Madeleine Barot, un de mes personnages. Elle s'est dépensée sans compter pour protéger les plus faibles dans les camps et a mis en œuvre toutes les stratégies de la clandestinité: fourniture de faux papiers, transfert des plus menacés vers d'autres établissements, voire en Suisse. Plusieurs centaines de Juifs lui doivent la vie. Une autre femme, Jeanne Merle d'Aubigné, a choisi de s'interner à Gurs durant de longs mois. Elle n'a pas été reconnue comme une «Juste», mais, au regard de son dévouement, de son engagement, de son sens aigu de la justice qui lui coûtera son éviction, le lecteur comprendra vite qu'elle fait partie de la constellation des «Justes anonymes». Qu'elles sont nombreuses, ces étoiles inconnues qui brillent pour l'honneur de l'humanité! Parmi elles, comment ne

pas citer le pasteur Charles Cadier, son frère Henri, avocat des plus démunis, et leur merveilleuse dynastie¹.

Brille à mes yeux du même éclat Paul Niederman, que j'ai eu le privilège d'écouter en 2013. Inlassablement, pendant deux heures, il a su dire ses maltraitances d'interné à l'âge de 13 ans en tant que jeune Badois... Au milieu de tant de souffrances et d'humiliations, il a résisté et gardé la force de la vie. Aujourd'hui, loin de juger et de condamner, il est là, debout, pour livrer un témoignage de paix et de fraternité:

On ne construit rien sur la haine.
Tant que je vivrai,
Ma voix s'élèvera contre l'injustice et l'oubli.
Quand moi-même et ceux de ma génération
Ne seront plus là, ce sera votre tour.²

.....
1 Dans cette famille, un couple est reconnu comme «Juste parmi les nations»: Yves et Yvette Cadier, pour avoir, à la demande de leur oncle Henri Cadier, hébergé et caché deux enfants juifs, Simon et Fanny Davidowicz (*Dictionnaire des Justes de France*, Yad Vashem/Fayard, 2003, p. 133).

2 Paul Niederman, extrait du livre *Un enfant juif, un homme libre*.

1. Foyer de la Fraternité, Oloron-Sainte- Marie

La journée doit commencer avec une bible dans une main et le journal dans l'autre.

Si la communauté chrétienne gardait le silence et si elle observait le cours des événements en simple spectatrice, elle perdrait sa raison d'être.

Karl Barth, théologien
de langue allemande opposé au nazisme

Je ne te demande pas quelle est ta race, ta nationalité,
ou ta religion, mais quelle est ta souffrance.

Louis Pasteur

– Vous parlez d’un temps pour un 25 juin! Détraqué comme les événements, s’exclame Lucie Cadier, en ouvrant la porte du foyer de la Fraternité¹. Allez! Jeanne et Madeleine, mettez-vous vite à l’abri dans la salle de culte. Charles est occupé en ce moment dans son bureau. Une visite qui lui donne du fil à retordre, chuchote-t-elle sur le ton de la confiance, les mains jointes, plus en signe d’exaspération que de dévotion. Mais je pense qu’il vous en dira deux mots et qu’il sera...

– Mais, vous écoutez aux portes maintenant, Lucie! s’amuse Jeanne, l’interrompant sans complexe.

Pas embarrassée pour un sou de passer pour une curieuse, un brin provocatrice, la femme du pasteur se plaît à en rajouter une louche:

– Dans la famille, on m’appelle Luciole. Vous savez, ces petites bêtes que l’on voit partout, tout le temps, en diurne comme en nocturne. Eh bien, moi aussi, dès que je sens qu’on touche à l’un des cheveux d’un membre de ma tribu, je suis là, prête à intervenir...

Lucie – «Luciole» – est un petit bout de femme qui a élevé huit enfants. Toute une couvée à chérir, nourrir, habiller, soigner et éduquer, tout au long des jours, commençant à six heures du matin et se terminant aux douze coups de minuit. Le premier coup déclenchant invariablement chaque soir la même ritournelle aux accents chantants: «Oh là là! Minuit! Déjà! Eh bé, tant pis! Je finirai ma cou-tu-re de-main.» Un demain sauvé lui-même par son

.....
1 En 1912, le temple de l’Eglise réformée à Oloron-Sainte-Marie est achevé. Il s’appelle «Foyer de la Fraternité». C’est une maison du peuple ouverte à tous et à toute heure, un foyer où l’on prie, c’est entendu, mais où l’on travaille aussi et où l’on vit. Comme le souligne l’historienne Gabrielle Cadier-Rey, pour Albert Cadier comme pour ses frères, «l’aspect social est inséparable de la dimension évangélique, il s’agit de libérer l’homme de sa misère physique ou spirituelle» (Carole Gabel, *La Fraternité. Une œuvre centenaire*, Centre d’étude du protestantisme béarnais, 2012, p. 15).

propre gong. Sans transition, dans une même journée, on la retrouve accueillant, écoutant, encourageant, non plus la couvée mais le troupeau de son pasteur de mari, que naturellement elle soutient dans son ministère. Ministère qui a pris une tournure particulière depuis que Charles Cadier a choisi d'officier en tant qu'aumônier du camp de Gurs¹, en septembre 1939. Un engagement ouvertement désavoué par quelques membres de sa propre communauté. Et l'appel lancé du haut de l'estrade dimanche dernier fait couler de l'eau au moulin de ses détracteurs. Invitant tous les regards de sa communauté à se tourner vers le tableau du bon Samaritain, en bonne place à gauche de la porte d'entrée, le pasteur, sans artifice de voix mais vibrant de compassion et de conviction, n'a posé qu'une seule question à son auditoire: «Qui est votre prochain aujourd'hui, en ce dimanche 23 juin 1940? Ne le cherchez pas sur un autre continent: il croupit à Gurs, à 17 kilomètres d'Oloron. Ils sont des milliers de 'prochains' aujourd'hui à être regroupés dans une prison à ciel ouvert, construite l'année dernière sous notre troisième République. Ces 'prochains', des hommes, des femmes, des enfants de toutes les nationalités, de toutes les races, de toutes les religions, mais aussi des combattants de la liberté, des syndicalistes et même des pacifistes, tous sont enfermés... Ces 'prochains' ont besoin de vous, ils ont besoin de moi...»

Des mots sensibles ne laissant aucune prise à l'indifférence. Les murs en résonnent encore. Des critiques affluent, bien entendu, mais pas seulement... Ces paroles fortes ont

.....
1 Au sein de l'univers concentrationnaire des camps de Vichy, le camp de Gurs, situé dans les Basses-Pyrénées, fonctionne presque sans interruption du 5 avril 1939 au 31 décembre 1945. Près de 60'000 personnes – des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards – y seront internées, surveillées et administrées par les seuls fonctionnaires français, y compris au plus profond de l'occupation allemande (voir l'annexe «Notes supplémentaires».)

secoué quelques consciences et, après une nuit agitée par des questions en souffrance, des paroissiennes comme Jeanne et Madeleine veulent en savoir plus sur ces réfugiés qui, dans les journaux locaux, font couler un flot d'encre in-tarissable. Déterminées à ne pas rester les bras croisés, elles le sont toutes les deux. Jeanne, la cinquantaine entamée, l'engagement social chevillé au corps depuis sa jeunesse. Madeleine, tout juste 30 ans, qui n'est pas en reste dans ses choix humanitaires, toujours prête à s'engager. Alors, elles sont là ce matin, accueillies par Lucie Cadier, une épouse en alerte dès qu'elle pressent son mari en état de vulnérabilité. Bien calée sur son pied de guerre, elle a aujourd'hui du pain sur la planche pour exercer son art de la défensive avec les armes de l'esprit. Elle a déjà reçu, sous la porte du presbytère, une lettre pour le moins désobligeante. A peine le temps de la lire que, dans la foulée, un coup de sonnette retentit pour une apparition au visage aussi avenant qu'une forteresse moyenâgeuse. Heureusement, il y a un temps pour tout... et c'est le temps de l'éclaircie dans cette matinée mal engagée. Pas de doute, Jeanne et Madeleine seront pour son mari deux cadeaux de la providence.

– Charles sera heureux de vous recevoir, claironnet-elle en direction de la porte du bureau pastoral.

Un message qu'elle espère aussi efficace qu'un fameux courant d'air pour déloger la paroissienne contestataire. Message reçu! La porte s'ouvre et une furie chapeauté et gantée claque tout sur son passage pour se retrouver en une fraction de seconde dans la rue. Ni bonjour, ni au revoir...

– Elle est vraiment hors d'elle. Je n'ai jamais vu une telle attitude ici, dans le temple, constate Madeleine en haussant les épaules.

Un regard clair, qu'illumine une étincelle d'audace en permanence, invite prestement les deux visiteuses à

prendre place. En découdre avec l'injustice, c'est une habitude que se transmettent les Cadier de génération en génération. Saisi par la vocation pastorale, Charles, fils et petits-fils de pasteurs, a suivi le chemin familial, tout comme ses frères aînés Georges et Albert.

– Venez vite vous asseoir toutes les deux, et surtout ne vous laissez pas impressionner par tout ce tapage à la hauteur du personnage qui n'a d'ailleurs aucun engagement parmi nous et que l'on ne voit en principe que pour les baptêmes, les confirmations et les enterrements.

Le pasteur en a trop dit ou pas assez. Prête à assumer le reproche que pourrait lui coûter son indiscretion, Jeanne pose la question qui la taraude sur les raisons dudit tapage.

– Mais, qu'est-ce qui l'a mise dans cet état? Qu'est-ce qu'elle a contre vous?

– Mon engagement auprès des réfugiés à Gurs. «Mais enfin ces gens avec qui vous passez tout votre temps en valent-ils vraiment la peine? Est-ce qu'ils sont vraiment intéressants?»

– Intéressants! Quel mépris! s'emporte Jeanne. Elle n'a jamais lu l'Évangile, celle-là!

– C'est le discours des pharisiens, rien de nouveau sous le soleil, tranche Madeleine. Et comment lui avez-vous répondu?

– Par une autre question: «Mais vous, madame, êtes-vous sûre que votre entourage vous trouve intéressante? Pensez-vous que Jésus est venu mourir pour vous, mourir pour moi, parce que vous étiez intéressante, parce que je suis intéressant? Réfléchissez! Demandez au Saint-Esprit de vous éclairer, de vous révéler l'état de votre cœur...» Et elle a esquivé la question avec une litanie de reproches: «Vous êtes un pasteur qui fait de la politique avant tout, et ce n'est pas votre rôle. Vous avez soutenu les grèves des Rouges

d'Oloron et vous les avez même aidés, avec votre frère avocat, à monter un syndicat. Et maintenant, vous soutenez les hordes de Rouges espagnols, les Brigades internationales, tous des militants communistes! Et de l'estrade, vous nous demandez de l'aide pour des femmes allemandes, autrichiennes, polonaises et de je ne sais où encore!... Pour moi, avant tout, ces femmes sont des étrangères qui arrivent en masse à Gurs. Et on ne les enferme pas sans raison! Des Rouges, elles aussi! Tous ces gens ne sont pas «mon prochain»; pour moi, ce sont tous des Rouges, sans exception. Des ennemis de Dieu et des ennemis potentiels de notre pays... Qu'on les rende vite à l'Espagne et à l'Allemagne! Et au moment où la France sombre dans la défaite, j'espère que la Fédération protestante de France saura rester à sa place et ne se mêlera pas de politique comme vous le faites à longueur de temps. Le Maréchal a bien fait de demander l'armistice. Pour moi, c'est notre homme providentiel. Je lui voue une confiance aveugle et vous devriez faire pareil. Au revoir, monsieur le pasteur, et restez donc à votre place! C'est tout ce que j'avais à vous dire!». Et clac-clac-clac! Les talons et les portes, vous en avez été les témoins.

– J'espère que vous n'avez qu'une seule paroissienne qui n'aime pas le ROUGE à ce point, s'inquiète Madeleine.

– Tout le monde y est passé. Je me demande qui trouve grâce à ses yeux. Elle a une vraie phobie du ROUGE, ajoute Jeanne.

– Malheureusement, elle n'est pas la seule à penser de la sorte. Elle a lu, comme moi, les journaux qui attisent la colère en véhiculant la peur dans des esprits faibles ou égoïstes, et il en reste toujours quelque chose. J'ai en tête un article de *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* de l'année dernière qui dit que «derrière les barbelés qui entourent les îlots, les anciens miliciens de l'armée catalane font de l'héliothérapie,

et que ces messieurs lézardent au soleil et jouent au volley-ball, comme sur une plage à la mode...»¹ De telles allusions sont détestables et dangereuses! Comment voulez-vous que celui qui trime toute la journée éprouve de la compassion pour ceux qui sont enfermés? Ce qui est dérangeant, c'est que le sort des femmes et des enfants ne touche pas davantage un cœur féminin. Je n'en reviens toujours pas! Quand j'ai commencé à évoquer les conditions de vie lamentables des internées, j'ai bien vu que rien ne pouvait atteindre sa carapace dure comme la pierre...

– Qu'en est-il exactement des conditions des femmes dont vous nous avez parlé dimanche? s'émeut Jeanne en se mordillant les lèvres.

– Le 21 mai, un premier convoi de plus de 400 est arrivé. Un second le 23, avec presque 4000! Heureusement, peu de femmes âgées. La plupart sont jeunes, et elles sont là avec leurs enfants. C'est effrayant! Et depuis, ça ne désemplit pas. Aujourd'hui, sept îlots au nord du camp sont occupés. On est certainement à 10'000. Des Allemandes, des Polonaises, des Autrichiennes, et même des Bulgares, 10'000 femmes enfermées à Gurs! Le commandant du camp m'a signalé que près de 300 enfants sont internés depuis le mois de mai. Il me semble désemparé et m'a confié qu'il ne savait plus à qui s'adresser pour avoir de l'aide. Qu'il n'avait même pas une infirmière et qu'il n'en était pas prévu dans le budget! L'administration est incapable de gérer ces camps! On interne, toujours plus, sans se préoccuper des conséquences!

– Depuis le décès de ma mère, déclare Jeanne, je suis disponible pour reprendre mon travail d'infirmière comme bénévole. Je peux aussi être utile comme assistante sociale. Les deux sont de ma compétence...

.....
1 Court extrait d'un article d'Emile Bachelon du 16 septembre 1939.

– Je pense qu’une telle proposition lui ôtera une belle épine du pied! Vous vous rendrez vite compte que, dans ce camp, rien n’est prévu pour une population féminine et des enfants. De plus, il y a eu des naissances et d’autres sont prévues en juillet. C’est maintenant, Jeanne et Madeleine, qu’il faut entrer à Gurs. Annoncez-vous «Entraide protestante». C’est le nom de la baraque où je fais le culte. On vous laissera passer avec de la layette, des vêtements pour les enfants. Le commandant est au courant et a donné des ordres. Vous ferez connaissance avec un chef d’îlot qui vous attend à l’îlot M tout au nord du camp. Il m’a fait des éloges sur cette personne. Une antinazie de la première heure enfermée honteusement comme tant d’autres! Et, qui parle français comme vous et moi... Vous pourrez lui remettre vos paquets en mains propres à la baraque de service. Il faudra y revenir rapidement; on s’habituera à vous, et je prie pour que nous puissions installer quelque chose de durable dans ce ghetto.

– Avant d’engager la Cimade¹, si je vais moi-même sur le terrain, je pourrai me rendre compte de la situation, mais je suis sûre que vous n’exagerez rien, la situation est bel et bien alarmante, renchérit Madeleine.

– Alarmante! reprend Charles Cadier, le visage assombri, en lutte avec la succession de mauvaises images d’un mauvais film qui défilent devant ses yeux. Treize îlots, presque tous de 30 baraques, aménagées en clapiers à l’intérieur pour 50 personnes au maximum. Une offense pour ceux qui sont venus en France, le pays des Droits de l’homme, pour se mettre à l’abri des persécutions.

.....
1 La Cimade: comité inter-mouvements auprès des évacués. Madeleine Barot, élue secrétaire générale en mai 1940, oriente les décisions du comité vers l’aide aux réfugiés internés dans les camps français. La Cimade aura l’autorisation, à partir du 27 décembre 1940, de s’installer à l’intérieur du camp de Gurs (voir l’annexe «Notes supplémentaires»).

La tradition du droit d'asile est bafouée, et c'est intolérable! Je suis très en colère, en vous parlant. A Gurs, on crève de faim. On y meurt d'ennui. Seul sport de la journée, quand il pleut: éliminer les parasites et courser les rats. Après un an d'existence, les baraques sont dans un état de délabrement inquiétant. D'ailleurs, elles n'étaient pas conçues pour durer... et pourtant, vous allez arriver dans la troisième ville des Basses-Pyrénées après Pau et Bayonne.

– Si Jeanne est d'accord, interrompt Madeleine, devant une telle situation, je propose qu'on y aille dès demain matin.

Un hochement de tête est la réponse de Jeanne.

– Je suis touché de votre décision aussi rapide. Oui, il y a urgence. Allez-y demain! Et vous n'irez pas les mains vides. J'ai déjà trois cartons de linge pour enfants, qui feront des heureux. Deux apportés par des paroissiennes et le troisième, c'est Lucie qui a fait du tri dans le grenier. Plus de bébé à la maison et Idelette, notre petite dernière, a déjà 13 ans. La maison se vide. Pierre et Freddy, nos deux aînés, sont malheureusement mobilisés. Ce mot appartient à la guerre, il est effroyable. Notre famille a payé un lourd tribut à ce qui devait être la «Der des Ders». En septembre 1914, Marguerite, ma sœur, s'est retrouvée veuve à 27 ans avec trois enfants. Les deux frères de son mari sont morts à un jour d'intervalle en septembre de l'année suivante. Des parents qui ont perdu leurs trois fils à la guerre! Lucie reste silencieuse mais je devine quelles sont ses pensées... A quoi devons-nous nous attendre?

– A des moments terribles, enchaîne Madeleine. Je suis rapatriée de Rome depuis le 10 mai. J'ai vu là-bas le fascisme à l'œuvre. Ça commence par les enfants, la jeunesse que l'on endoctrine jusqu'à la moelle. Il faut les voir, les petits et les grands, défiler en chemise noire dans les rues.

De vrais fauves... J'ai entendu des slogans, qui incitent à la violence, au rejet de l'autre. Quand je suis allée à Berlin, en 1932, avec un groupe d'étudiants du foyer international, les socialistes de la municipalité étaient déjà stigmatisés par les nazis. D'ailleurs, certains étudiants, des opposants, ont profité de notre passage pour venir se réfugier en France. On est en pleine période de contamination du nazisme. Ce poison n'a maintenant plus de frontière...

Dans le sillage de ces quelques propos livrés en vérité, un silence nourri d'incrédulité s'impose en maître. Les secondes s'étirent dans un malaise aussi dur que du granite.

– Ce poison, il faut lui faire la guerre, souffle Jeanne, visiblement perturbée par ce qu'elle vient d'entendre. Il n'est en aucun cas compatible avec la foi chrétienne. J'espère que les chrétiens de toutes les dénominations sauront réagir et que nous nous engagerons à lutter ensemble contre toutes ces dérives haineuses qui sèmeront la division, la mort partout...

– Vous avez raison, Madeleine, nous n'avons plus de frontière, ni morale ni matérielle, reprend Charles. La République agonise, et ce ne sont pas les conditions de l'armistice qui arrêteront la politique expansionniste et raciale. Une France anéantie, coupée en deux! Que vont devenir nos deux millions de prisonniers et quel sera le sort de tous ces ressortissants allemands, que la France a ordre de livrer? La presse est déjà à la botte de l'occupant! *Le matin* a titré: «Des clauses qui réparent l'injustice causée à l'honneur allemand». Un titre scandaleux. L'ennemi peut en faire des gorges chaudes! Les Français sont prêts à courber l'échine et, c'est un comble, ils le signalent par voie de presse. Moi, je pense qu'ils vont se déchirer entre eux. On cherchera de toute évidence des coupables... Churchill

à la radio anglaise fait appel aux Français qui ont encore le sens de l'honneur...

– Notre terre de mission, aujourd'hui, c'est Gurs. C'est une évidence, c'est une conviction qui mûrit en moi sans même que j'y aie mis les pieds, affirme Madeleine.

– Terre de mission, répète le pasteur, marquant le temps d'arrêt nécessaire pour donner vie au souvenir pavé dans sa mémoire. Chaque fois que je rentre dans le temple, j'ai le regard aimanté par le tableau central, derrière l'estrade, et mes pensées rejoignent invariablement mon frère Albert. Ce paysage brossé avec tant de talent me transporte dans le Haut-Aragon. Il l'aimait, sa terre espagnole! Il a accompli jusqu'au bout sa mission de répandre l'Évangile de paix et de lumière sur une terre d'injustice et de misère, où la pauvreté faisait tant de ravages dans les foyers... Vous vous rendez compte, il a fait treize traversées dans des Pyrénées enneigées, même quand sa santé déclinait. J'y suis allé plusieurs fois avec lui. Quinze heures de marche! Mais quel privilège de l'avoir accompagné dans son ministère, j'ai tellement appris à ses côtés! J'ai vu des larmes de joie provoquées par ses messages. J'ai vu la paix renaître dans des foyers en perdition, le bonheur succéder au malheur, et surtout l'amour à la colère et à la haine. Je suis certain que, s'il était encore parmi nous aujourd'hui, sa terre de mission serait dans nos camps, où l'on parque des milliers d'êtres humains comme du bétail. Il nous aurait déjà précédés dans ces camps français.

– C'est ça, la mission du foyer de la Fraternité, confirme Jeanne. Pussions-nous être aussi efficaces dès demain matin!

– Avec ce temps de chien, je vous conseille d'y aller en bottes de pluie et en voiture. Vous verrez, vous mettrez les pieds dans un marécage... Avec les pluies diluviennes

qui n'arrêtent pas depuis deux jours, les malheureux sont confinés dans les baraques qui prennent l'eau! Vous verrez Gurs dans ses pires conditions...

– Ma voiture est en panne! s'alarme Madeleine.

– Eh bien, je vous prête ma traction. Je renonce à la course que j'avais prévue avec Idelette aux alentours du Balaïtous. Je voulais lui montrer le pic Cadier¹ en hommage à Albert et à ses exploits. Un «2600» juste un peu plus haut que le pic d'Anie. Nos expéditions entre frères, j'y pense souvent. Pour nous, la montagne fait partie de la famille. «Tu nous as vu naître et grandir. Nous te devons muscles et poumons. Nous te devons mieux que cela: des enthousiasmes, des joies hautes et pures, des souvenirs fortifiants, la santé morale. Nous t'aimons en passionnés comme une amie très puissante et très belle. Et nous n'avons qu'une ambition: te faire aimer.» Quelle joie d'avoir écrit ces quelques lignes ensemble après nos exploits en ce début de siècle! J'aurais bien besoin, en ce moment, de me refaire une santé morale en escaladant quelques pics. Quand je rentre de Gurs, je suis plus fatigué que quand je fais un «3000»! Pour vous rendre à l'îlot M, vous traverserez tout le camp. Préparez-vous à découvrir un ghetto construit en France. Chaque fois que je franchis la barrière, je suis envahi de colère et de tristesse. Je ne m'habituerai jamais à une telle vision! Nos paquets de linge, notre présence, c'est une goutte d'eau dans l'océan pour ces malheureux. Mais il faut y aller! Quel réconfort pour moi de savoir que je pourrai compter sur vous à l'intérieur du camp! Mes prières sont exaucées, j'ai maintenant du renfort.

.....
1 Les frères Cadier (Georges, Henri, Albert, Charles, Edouard) sont célèbres pour avoir gravi en deux étés (1902 et 1903) la plupart des sommets de plus de 3000 mètres entre l'Aneto et le pic du Balaïtous. Nombre de ces voies portent toujours leur nom. Voir <http://empreintebigourdane.pagesperso-orange.fr/index.html>.

– J’espère que nous ouvrirons une brèche pour faire rentrer d’autres œuvres, renchérit Madeleine.

Pas de réponse... mais une main alerte s’active à dessein pour tourner rapidement les pages d’une bible du quotidien, une échappée de la bibliothèque, celle qui reste à demeure sur le bureau... Enfin, les doigts agités suspendent leur course effrénée. Une voix réjouie livre son secret:

– Ça y est! J’ai trouvé ce que je cherchais pour vous encourager. Votre boussole pour ce que vous allez entreprendre. Ça se trouve dans une lettre de l’apôtre Paul¹. Il nous enseigne sur les œuvres à accomplir: «En réalité, c’est lui qui nous a faits; nous avons été créés en Jésus-Christ pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d’avance afin que nous les pratiquions.»

Les yeux mi-clos, Madeleine se laisse imprégner par ces quelques paroles. En silence. Un de ces silences d’où jaillit la lumière qui éclaire, qui soutient le premier pas à engager dans des voies inconnues. Au cœur de chaque parole habite l’espérance à recevoir, l’espérance à transmettre au prochain. L’instant est solennel. La grâce vient de parler au plus profond des êtres. Le pasteur se garde bien d’un quelconque commentaire qui serait dérangent et superflu. Jeanne s’imprègne aussi de ce qu’elle vient d’entendre. De l’émotion, de la plénitude qui l’envahissent, elle ne dira rien...

Battantes d’amour et d’énergie, les pionnières d’œuvres bonnes décident qu’elles se mettront en route tôt le lendemain matin.

Des prochains les attendent au camp de Gurs.

Des prochains qui n’en peuvent plus d’attendre.

.....
1 Lettre aux Ephésiens chapitre 2, verset 10.



SALES BARAQUES

GURS, UN CAMP FRANÇAIS (1940-1942)

Marie Theulot

Qui dit «camp» et «Deuxième Guerre mondiale» pense immédiatement Allemagne, Est, territoires lointains. Pourtant, en France aussi, des camps «d'accueil» ont existé, où l'être humain a dévoilé toutes ses facettes.

Des lieux où l'on a été enfermé injustement. Où l'on est mort. D'où l'on est parti vers la mort.

Dans ce contexte, certains ont su réagir pour apporter tout le soulagement possible à leurs frères et sœurs en humanité.

Sales baraques, c'est l'histoire des hommes et femmes enfermés à Gurs dans les Pyrénées-Atlantiques.

C'est aussi celle d'une Jeanne Merle d'Aubigné, d'une Madeleine Barot ou d'un Charles Cadier, que leur foi a empêchés de rester sans réaction.

C'est un roman, certes, mais qui nous rapproche de la réalité historique.

Par l'auteur de *Le plongeon interdit* et *Quais d'exil*.

CHF 16.90 / 14.90 €
ISBN 978-2-88913-014-6

EDITIONS
OURANIA

